

## S. THÉRÈSE DE JÉSUS

*S. Joseph des Carmes, 15 octobre 2014*

En ce jour qui ouvre le jubilé du 5<sup>e</sup> centenaire de la naissance de S. Thérèse de Jésus, jour où nous commémorons son passage vers le ciel, elle qui mourut en cette nuit improbable du 4 au 15 octobre 1582, date d'entrée en vigueur du calendrier grégorien, nous voici en un lieu marquant de l'histoire religieuse de notre cité. Car cette église baroque, édifiée au début du règne de Louis XIII pour accueillir en France les premiers carmes de la réforme thérésienne, est devenue la chapelle de l'Institut catholique fondé par Mgr d'Hulst en 1875, Institut auquel s'est vite adjoint un séminaire universitaire qui a connu, entre autres étudiants, celui qui nous a imposé les mains, à l'abbé Faure et à moi-même, et nous a faits prêtres, le cardinal Lustiger. Mais ce même couvent a connu des heures tragiques et vous avez pu vous en rendre compte en visitant la crypte où reposent les restes de plus d'une centaine de prêtres et d'évêques victimes de ces effroyables massacres de septembre 1792 qui nous rappellent que même dans les civilisations de haute culture, comme le fut la nôtre au 18<sup>e</sup> siècle, la barbarie, ce mélange de sottise et de cruauté, demeure toujours une tentation et une menace.

Quel contraste en effet entre l'église exubérante dont les voûtes et la coupole nous transportent déjà dans la gloire de l'Église triomphante et la crypte austère où sont rangés les ossements des martyrs ! Quel contraste entre celle que nous fêtons aujourd'hui et qui, convertie à 39 ans, n'aspire qu'à la discrétion du cloître dans la recherche de l'union mystique avec le Christ son bien-aimé, et les clercs percés de coups pour leur foi au milieu d'une des convulsions les plus emblématiques de l'histoire de l'Occident ! Quel rapport en effet entre l'oraison silencieuse, cœur de la réforme thérésienne, et les vociférations sanglantes de l'histoire ?

Un contraste, si nous y réfléchissons bien, qui n'est qu'apparent ; un rapport, si nous sommes attentifs, qui court en profondeur. La clé se trouve ici, sur l'antependium de l'autel dédié précisément à S. Thérèse. Qu'y voyons-nous ? Un cavalier qui s'adresse à deux jeunes enfants et s'apprête à les ramener dans les murs d'Avila. Où courait donc la petite Thérèse, qui avait persuadé son jeune frère de la suivre ? Elle courait défier les Maures pour recevoir d'eux le martyr ! Toute Thérèse est dans cette scène ! Sa retraite dans la solitude du couvent réformé de S. Joseph, aux portes d'Avila, sa vie d'oraison intense, son union mystique avec ce Christ tendrement aimé dès cette terre, son désir d'êtreindre en vérité Celui qu'elle ne possédait que dans l'ombre de la foi et le voile des sacrements au point de chanter : « Je vis mais sans vivre en moi et mon espérance est telle que je meurs de ne pas mourir », tout cela n'est pas évasion hors du réel, ou fuite du monde, ou encore repli dans une subjectivité religieuse et affective stérile, c'est un gantelet jeté à la face de l'Ennemi de la nature humaine.

Oui, la spiritualité thérésienne est une spiritualité virile : « Le mérite d'une âme, écrit-elle, ne consiste pas dans les faveurs reçues mais dans les vertus qu'elle acquiert ». C'est une spiritualité d'autant plus active qu'elle est, paradoxalement, plus contemplative. Celle qui avait pris pour devise « ou souffrir ou mourir » avait également dit : « L'amour n'est pas oisif ». Même lorsqu'il est mystique. Car accepter de devenir mystiquement l'épouse, en tant que moniale, de Celui qui proclame en S. Jean que « Lui et le Père sont toujours à l'œuvre », depuis la création du monde jusqu'à sa consommation, c'est aussi accepter de se plonger à corps perdu dans le grand drame de l'histoire du salut. Et reconnaissons-le, ce n'est pas une sinécure, ce n'est pas « se retirer dans son fromage de Hollande » comme le rat de la fable !

C'est une vocation pour des âmes de feu, dévorantes d'amour, qui doivent répondre à cet autre feu, morne et froid, allumé sur terre par le « prince de ce monde ». Le feu du ciel contre le feu de l'enfer : le voici le combat, la vocation du Carmel ! Il suffit de lever les yeux vers la coupole : nous y voyons le prophète Elie emporté par des chevaux de feu dans un ciel tourmenté, lui qui avait si souvent fait tomber d'en haut une parole de feu sur un monde de péché. Et voici le prophète

Elisée qui, au balcon, recueille son manteau en héritage, comme plus tard les premiers frères de l'Ordre se revêtiront de son manteau blanc sur les pentes du Mont Carmel. Le Carmel est l'héritier de la puissance prophétique d'Israël et cette puissance, purifiée, s'exprime dans des âmes de feu comme celle de Thérèse. Des âmes qui ne se satisfont jamais de leur médiocrité. Thérèse, à la veille de sa seconde conversion s'en inquiétait : « Je ne jouissais pas de Dieu et le monde ne me contentait pas ». C'est alors qu'une étincelle enflamma son âme : la vue d'une statuette du Christ à la colonne, flagellé. Elle comprit qu'il versait telle goutte de son sang pour elle. Dès lors elle s'engagea à fond pour son Seigneur et pour l'Église qui en est sur terre le prolongement quasi-sacramentel.

« Le monde est en feu ! » s'exclame-t-elle au début de son « Chemin de la perfection ». Au moment en effet où l'hérésie luthérienne menace l'unité catholique de l'Europe et où, dit-elle, tant d'âmes se perdent en France, au moment où l'expansion outremer ouvre un nouveau monde à l'Évangile, elle affirme la puissance de l'oraison silencieuse, la valeur d'intercession de la prière et de la pénitence pour le salut des âmes, l'importance de la vie contemplative et de l'ouverture missionnaire. Dans les 32 « colombiers de la Vierge » fondés ou réformés par elle de par les mauvais chemins de Castille et d'Andalousie du Siècle d'Or, on s'offrira pour le succès des missions aussi bien intérieures, en Europe, qu'extérieures, au Nouveau Monde. Comme plus tard S. Thérèse de l'Enfant-Jésus, épuisée par la tuberculose, marchera dans son cloître de Lisieux pour un missionnaire ou s'offrira pour le salut d'un condamné à mort. Ou encore S. Thérèse-Bénédictine de la Croix, convertie en une nuit par une lecture de l'autobiographie de la *Santa Madre*, offrira sa vie en disant à sa sœur, au moment de leur arrestation : « Viens, nous allons pour notre peuple », aussi bien Israël, l'Allemagne que l'Église. Thérèse-Bénédictine qui avait ainsi résumé la vocation du Carmel en cette phrase : « Celui qui entre au Carmel n'est pas perdu pour les siens ; au contraire, il leur est gagné d'une manière spéciale car c'est bien notre tâche de nous tenir devant Dieu pour tous les hommes ».

« Se tenir devant Dieu pour tous les hommes », comme aujourd'hui le fait en son couvent de Toulouse notre ancien cérémoniaire, Vincent, à qui je pense tout particulièrement ce soir, en ce lieu. « Se tenir devant Dieu pour tous les hommes ». N'est-ce pas ce que fit le Christ, Médiateur par excellence du salut ? N'est-ce pas ce qu'il fit de la manière la plus éminente sur la Croix, par le sacrifice qu'il offrit au Père en notre faveur ? Tel est bien le rapport qui rend raison du contraste que je soulignais tout à l'heure entre la gloire et la croix, entre contemplation et martyre, entre « oraison » et « politique », pour faire allusion à l'essai pertinent d'un professeur qui enseigna ici, le cardinal jésuite Daniélou.

Être disciple de S. Thérèse de Jésus, c'est établir sa demeure au pied de la Croix comme S. Jean de Yepes avec qui elle reforma l'Ordre, et ainsi percevoir avec plus d'acuité ce feu de l'enfer que déchaîne le « prince de ce monde » et y répondre par le feu de la charité qui, dans le silence, s'alimente à celui qui brûlait le Cœur miséricordieux du Christ notre Seigneur. Être disciple de S. Thérèse de Jésus, c'est se tenir douloureusement au Calvaire, en compagnie de Marie, Mère du Carmel, et se revêtir de sa protection comme jadis S. Simon Stock le fit en recevant par une inspiration du ciel le scapulaire. Être disciple de S. Thérèse de Jésus, c'est dire avec elle aujourd'hui plus que jamais : « Que nul ne se montre lâche ! Osons risquer notre vie. Nul ne la sauvegarde bien s'il ne la perd en la donnant. Puisque Jésus est notre guide et le trophée de cette guerre, ne dormez plus, ne dormez plus car il n'est pas de paix sur terre ! ».